

Cet infatigable travailleur va donc là-bas pour travailler encore, pour étudier ou plutôt pour compléter les vastes études qu'il fait depuis quinze ans.

Nous lui souhaitons un bon voyage, mais nous désirons aussi le revoir bien vite ; tant de malades ont besoin de lui et si j'en parle ainsi, c'est parcequ'il est absent, car je sais, par expérience, qu'il me rappellerait bien vite à l'étiquette professionnelle.

Mais, comme il est parti, je me crois libre de dire ce que je pense.

*** On nous annonce de Londres qu'un jeune homme, héritier d'un des plus grands noms d'Angleterre, vient de paraître sur la scène d'un petit théâtre d'Australie, où il a dansé plusieurs soirs, en costume de jeune fille, la danse serpentine.

Il paraissait sur l'affiche sous le nom de *Mlle Rose*.

Mais il est tant de fois millionnaire que l'on ne s'étonne pas trop de cette aventure de cabotinage.

L'aristocratie anglaise, compte heureusement dans ses rangs, d'autres hommes que ce... cette *Mlle Rose* !

Benjamin Sully

BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

IV



DALY et Bruyère avaient remonté la rive sud et se trouvaient vis-à-vis le blockhaus de la rive nord, autrement dit ils étaient en ligne avec le retranchement contre lequel Izard se battait.

Les capitaines Duchesnay et Longtin, avec leurs compagnies, se tenaient sur la rive nord, à proximité du retranchement, du blockhaus et de la rivière qui forme un coudre en cet endroit poussant au nord. Salaberry les chargea de surveiller Purdy à travers la rivière ; ils établirent leurs hommes à l'abri des arbres tombés, de manière à voir sans être vus de la rive opposée.

Lorsque Daly et Bruyère parvinrent vis-à-vis de Duchesnay et Longtin, on aperçut Purdy qui lançait plusieurs compagnies contre Daly et qui manœuvrait pour le séparer de la rivière. Il y eut un moment d'angoisse lorsque nos gens virent les *Fencibles* enveloppés, mais ceux-ci firent une telle contenance que la victoire leur resta. Daly reçut trois blessures dont il mourut. Bruyère fut grièvement blessé. Les Américains avaient alors gagné le terrain entre ces braves et la rivière. Tout à coup, les cent fusils de Duchesnay et de Longtin, les prenant en écharpe se mirent de la partie et les jetèrent dans une confusion indescriptible.

La bataille du plateau finissait lorsque Purdy attaqua Daly et Bruyère. Les dernières balles furent lancées par les compagnies de Duchesnay et Longtin, sur la rivière.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi.

Hampton demeura une heure immobile, délibérant sur ce qu'il devait faire, puis il leva le camp et fit sa retraite sans se presser, sans avertir Purdy et sans laisser de trainards.

Cet ensemble de faits porta de Salaberry à croire que les Américains reviendraient le lendemain, plus forts en nombre et mieux pré-

parés. Il se souvint que sir George Prevost lui avait enjoint de ne faire aucune poursuite. Ce singulier ordre venait de ce que l'on se figurait les Américains très rusés et habiles à tous les stratagèmes de la guerre—tandis que c'étaient des lourdauds, les soldats, les moins débrouillards du monde.

Salaberry se demandait pourquoi il ne recevait pas de renfort. Purdy aurait bien voulu avoir des instructions pour sa gouverne, ne se doutant nullement qu'il était abandonné. Ce sont là des situations étranges.

Les douze ou quinze cents hommes de Purdy étaient sacrifiés jusqu'au dernier dans le cas où Salaberry devinerait leur isolement, car rien n'était plus facile aux Canadiens que de les faire périr dans ce bois marécageux ou de les recevoir prisonniers.

Vers cinq heures, à la nuit tombante, Purdy apprit que l'arrière-garde de Hampton était à deux milles plus haut sur la rivière et que les têtes de colonnes arrivaient à Ormstown. C'était une fuite.

Sir George Prevost et le général de Watteville survinrent en ce moment annonçant des renforts. Tous étaient convaincus du prochain retour des Américains, aussi ces deux généraux repartirent-ils à la brunante pour activer les envois d'hommes et de munitions.

Benjamin Sully

UNE BANNIÈRE CANADIENNE

La voici : c'est la bannière ! elle sort de l'église au bruit des carillons, portée par des mains d'enfant.

On lui fait une route verte et blanche, de lys et de roseaux ; avec sa robe de neige et sa couronne d'or, la Vierge ondule et flotte dans le ciel bleu ; elle s'avance à travers le petit bourg canadien, étendant ses mains qui rayonnent sur les têtes inclinées.

Marche, marche douce bannière, drapeau sacré des églises et des chaumières.

Les vallons et les collines retentissent du chant des cantiques, et la Vierge apparaît le long du grand fleuve ; c'est la bannière qui s'avance dans un nuage d'encens, elle porte un rameau vert et glisse comme une aile blanche à travers les saules et les peupliers. Au cher Canada, à la patrie naissante, bannière chérie, donne la prospérité ! !

A son approche, on accourt des champs et l'on s'agenouille dans l'herbe ; l'oiseau sur sa branche incline sa petite tête, en interrompant sa chanson.

Marche, marche douce bannière, étendard sacré des champs et des prairies.

Partout les cloches tintent et pleurent dans les airs ; c'est le jour des morts ; les blés sont coupés, les roses flétries, les oiseaux ne chantent plus.

A la porte du cimetière apparaît la bannière blanche, elle porte un crêpe à sa hampe de bois et de houx et glisse comme un fantôme au milieu des saules pleureurs et des cyprès.

Derrière elle on suit en silence, on se souvient, on prie... On prie pour eux, les vieux parents qui dorment là leur dernier sommeil, pour eux, les braves guerriers tombés sous le tomahawk iroquois et sous le fer anglais.

Elle fait le tour du cimetière, et comme elle a béni les blés murs, elle bénit les tombes.

Marche, marche douce bannière, oriflamme des trépassés.

Les seigneurs quittent leur manoir, les colons leur foyer, les enfants leur famille... Les hostilités sont reprises, la guerre est recommencée, les Anglais sont à nos portes... Il faut combattre... Mais ils sont quatre contre un !... N'importe, si le Canada ne peut plus espérer la victoire, il sauvera son honneur... La petite armée est réunie ; je ne sais quelle tristesse mélancolique est empreinte sur ces figures de braves. Ils passent le long du Saint-Laurent et agitant le cher drapeau fleurdelisé, ils semblent dire : *Ave patria, morituri te salutant.*

Flotte, flotte sainte bannière, et vois comment luttent et meurent tes enfants !

La voici : c'est la bannière ! elle sort de l'église au bruit du canon anglais ; elle sort de l'église dans les mains du paysan soldat.

L'hiver et la guerre lui font une route rouge et blanche, de neige et de sang.

Avec sa couronne d'or et son front resplendissant, elle avance dans le ciel gris, sous le fer et le feu.

Ces déchirures ce sont les balles, ces taches la poudre, cette ville en ruines, Québec, ce drapeau la bannière.

Elle fait le tour du camp en bénissant les soldats.

Marche, marche doux emblème, marche, marche pour la Patrie.

Ah ! combien resteront sur ce calvaire de gloire ! ! Nouveaux Thermopyles, ô Plaine d'Abraham, tu fus le tombeau du Canada français... Que sont devenus les Montcalm, les Tilly, les Beaujeu, tous ces fils des preux, ces braves des braves ? Morts !... tous morts au champ d'honneur.

Rentre, rentre fière bannière, relique du bataillon, reviens à ta vieille église, à ton village, aux champs que tu protèges... Mais arrête un instant pour que je mêle ce brin de laurier à ta couronne d'or, car tu as bien mérité de la Patrie.

KAROLI.

LA RÉFORME

(Voir gravure)

Nous publions aujourd'hui une vue de la Réforme de Montréal, le plus grand établissement du genre qui soit au Canada.

La première vue, qui représente la façade principale de la Réforme, a été prise du jardin des Sœurs de la Providence ; la cloture qui sépare le lecteur de l'édifice, se trouve sur la rue Mignonne, et s'étend du Jardin de l'Enfance, coin de la rue Saint Denis, jusqu'au coin de la rue Saint-Hubert.

La seconde vue a été prise des hauteurs de la rue Sherbrooke, et donne une idée de l'ensemble du grand établissement.

On voit ici l'édifice comme si l'on se trouvait placé contre la grande cloture en bois qui s'étend sur la rue Ontario près de la rue St-Denis et entre les deux ruelles qui s'ouvrent entre cette dernière rue et la rue St-Hubert.

A gauche, on aperçoit le joli clocher de l'église Saint-Jacques dont la flèche élançée fait un heureux contraste avec les vastes bâtiments qui s'étendent à ses pieds.

Ces deux magnifiques vues ont été prises par MM. Laprés & Lavergne, et leur font grand honneur pour l'exactitude des détails et le fini de l'exécution.